

L'attaque fut-elle une surprise ?

Le général allemand Falkenhayn choisit donc Verdun pour sa vulnérabilité et aussi du fait qu'il n'aura pas à déplacer beaucoup de troupes. Comptant sur la supériorité allemande en artillerie lourde, il va employer la méthode du *Trommelfeuer* : une préparation d'artillerie en « roulement de tambour » qui devrait permettre de niveler le terrain à conquérir. Les Allemands amassent face à Verdun quelques 1 225 pièces d'artillerie de tous calibres dont 542 obusiers lourds. En moyenne, on peut compter un mortier rapide de 210 mm tous les 150 m. Ils déploient 13 obusiers Krupp de 420mm, 17 obusiers Skoda de 305 mm (Skoda deviendra plus tard tchécoslovaque), 2 pièces de marine de 380mm et les munitions en conséquence, environ 2 500 000 obus. Ils massent 72 bataillons d'infanterie dans des abris enterrés (*stollen*).

L'apocalypse sur la rive droite de la Meuse

Le lundi 21 février 1916 vers 7 heures, un obus de 380 explose dans la cour du palais épiscopal de Verdun. C'est le début d'une bataille inhumaine opération baptisée *Gericht* (tribunal) par les Allemands **qui durera dix mois et fera plus de 300 000 morts et 400 000 blessés.**

Un déluge de fer et de feu s'abat sur un front de quelques kilomètres (le bombardement est perçu jusque dans les Vosges, à 150km). Deux millions d'obus, un obus lourd toutes les trois secondes tombent sur les positions françaises en deux jours.

À 16 heures 60 000 soldats allemands passent à l'attaque sur un front de 6 km au bois des Caures, croyant s'attaquer à des troupes à l'agonie, totalement désorganisées.

L'infanterie allemande effectue une progression limitée, aménage immédiatement le terrain afin de mettre l'artillerie de campagne en batterie. La portée ainsi augmentée, les canons allemands menacent directement les liaisons françaises entre l'arrière et le front. Les forces françaises sont écrasées par cette pluie d'acier. Le lieutenant-colonel Driant trouve la mort le 22 février dans le bois des Caures. **Avec lui, 1 120 hommes tombent. Il n'y aura que 110 rescapés** parmi les 56e et 59e bataillon des chasseurs à pied. Sur le reste du secteur, les défenses sont broyées, disloquées, écrasées. En quelques heures, les massifs forestiers disparaissent, remplacés par un décor lunaire. Les massifs de Haumont, de Herbebois et des Caures sont déshiquetés, hachés, nivelés. Derrière le feu roulant, le 7^e corps rhénan, le 18^e hessois et le 3^e brandbourgeois avancent lentement.

Le fort de Douaumont, qui n'est défendu que par une soixantaine de territoriaux, est enlevé dans la soirée du **25 février 1916** par le 24^e régiment brandbourgeois. Ce succès fut immense pour la propagande allemande et une consternation pour les Français. Par la suite, 19 officiers et 79 sous-officiers et hommes de troupes de cinq compagnies différentes occuperont Douaumont qui deviendra le point central de la défense allemande sur la rive droite de la Meuse. Par cette prise, les allemands ne se retrouvent plus qu'à 5km de la ville de Verdun, se rapprochant inextricablement des troupes françaises.

Malgré tout, la progression allemande est très fortement ralentie.

En effet, la préparation d'artillerie présente des inconvénients pour l'attaquant. Le sol, labouré, devient contraignant, instable, dangereux. Bien souvent, la progression des troupes doit se faire en colonne, en évitant les obstacles.

Contre toute attente, les Allemands trouvent une opposition à leur progression.

Chose incroyable, dans des positions françaises disparues, des survivants surgissent. Des poignées d'hommes, souvent sans officiers, s'arment et ripostent, à l'endroit où ils se trouvent. Une mitrailleuse suffit à bloquer une colonne ou la tête d'un régiment.

Les combattants français, dans un piteux état, résistent avec acharnement et parviennent à ralentir ou à bloquer l'avance des troupes allemandes.

Un semblant de front est reconstitué. Les 270 pièces d'artillerie françaises tentent de rendre coup pour coup. Deux divisions françaises sont envoyées rapidement en renfort, **le 24 février**, sur ce qui reste du front. Avec les survivants du bombardement, ils arrêtent la progression des troupes allemandes.

C'est la fin de la première phase de la bataille de Verdun. Manifestement, les objectifs de Falkenhayn ne sont pas atteints. **Un front trop limité, un terrain impraticable et la hargne du soldat français semblent avoir eu raison du plan de l'Allemand.**

Sur les 20 divisions affectées à l'opération, 10 sont prévues pour la bataille proprement dite, les 10 autres étant réservées pour une éventuelle bataille décisive sur un autre secteur dégarni. En conséquence tous ces préparatifs ne peuvent échapper à l'attention des défenseurs de Verdun qui ne manquent pas de rapporter le renseignement aux plus hautes instances militaires.

Ainsi le lieutenant-colonel Driant, commandant des 56^e et 59^e bataillons de chasseurs, profite de sa qualité de parlementaire, membre de la commission de la défense nationale, pour attirer l'attention du commandement sur le secteur..

Joffre envoie un détachement du génie, mais il est bien tard. Le général Herr, chef de la région fortifiée de Verdun, dit lui-même « chaque fois que je demande des renforts d'artillerie, le GQG répond en me retirant deux batteries ! »

Depuis la mi-janvier, les préparatifs allemands sont confirmés par le 2^e bureau des services de renseignements français, par la reconnaissance aérienne qui prend des photographies inquiétantes et par des déserteurs alsaciens et lorrains.

Joffre reste sourd à ces renseignements.

Le commandement français réagit

Le 25 février 1916, Joffre décide de l'envoi à Verdun de la 2^e Armée, qui avait été placée en réserve stratégique et dont le général Pétain était le commandant depuis le 21 juin 1915. Il lui confie le commandement en chef du secteur de Verdun.

C'est dans l'hôtel où il se trouve avec sa maîtresse que Pétain est averti de sa nomination par son ordonnance. Il rejoint aussitôt son affectation.

Philippe Pétain est un fantassin de formation qui a le respect du feu. Ne répète-t-il pas sans cesse «le feu tue» ? Pour lui la progression de l'infanterie doit s'effectuer avec l'appui de l'artillerie. L'année précédente, la justesse de sa tactique a été démontrée. Il est économiste des efforts de ses hommes. Il veillera à adoucir au maximum la durée des épreuves pour ses troupes.

Dans un premier temps, le général Pétain réorganise la défense. Elle s'articule sur les deux rives de la Meuse. Une artillerie renforcée dans la mesure des disponibilités couvre les unités en ligne. Les forts sont réarmés. Pour ménager ses troupes, il impose « le tourniquet ».

Les troupes se relaient pour la défense de Verdun. En juillet, 70 des 95 divisions françaises auront participé à la bataille.

Dans un second temps, il réorganise la logistique. La seule voie de ravitaillement possible consiste en une voie ferrée sinueuse doublée d'une route départementale. La route ne fait que sept mètres de large et se transforme en bourbier dès les premières pluies. Sur ces 56 km de piste, va circuler une succession ininterrompue de camions roulant jour et nuit.

Cette artère vitale pour le front de Verdun sera appelée « La Voie Sacrée » par Maurice Barrès. Il y circulera plus de 3 000 camions, un toutes les quinze secondes. 90 000 hommes et 50 000 tonnes de munitions seront transportés chaque semaine.

Des carrières sont ouvertes dans le calcaire avoisinant. Des territoriaux et des civils empièrrent en permanence la route. Des milliers de tonnes de pierres sont jetées sous les roues des camions qui montent et descendent du front. Les deux files font office de rouleau compresseur et dament les pierres.

Un règlement draconien régit l'utilisation de cette route. Il est interdit de stationner.

Le roulage se fait pare-choc contre pare-choc, de jour comme de nuit.

Le flot ne doit s'interrompre sous aucun prétexte.

Tout véhicule en panne est inexorablement poussé au fossé.

Enfin, il réorganise l'artillerie. L'artillerie lourde restante est récupérée. Un groupement autonome est créé et directement placé sous ses ordres. Cela permet de concentrer les feux sur les points les plus menacés. Ces changements apportés à cette partie du front font remonter le moral de la troupe qui sent en Pétain un véritable chef qui les soutient dans l'effort et la souffrance.

Pour la première fois depuis le début de la guerre, l'aviation va intervenir de manière véritablement organisée avec la création de la première grande unité de chasse, chargée de dégager le ciel des engins ennemis, et de renseigner le commandement sur les positions et les mouvements de l'adversaire : « Je suis aveugle, dégagez le ciel et éclairez-moi », leur dira-t-il. Les Allemands sont arrêtés à 4 km de leurs positions de départ, avance très faible eu égard aux moyens qu'ils ont engagés.

Les combats se livrent sur les deux rives de la Meuse.

Le Kronprinz supplie Falkenhayn d'attaquer la rive gauche pour faire taire les canons français. Les Allemands attaquent autour du Mort-Homme, du côté de la rive gauche, du bois des Bourrus, du bois de Cumièrre et du bois des Corbeaux. Puis ils attaquent sur la rive droite autour du fort de Vaux, de la Côte du Poivre et d'Avocourt. Ce sont à chaque fois des boucheries pour les deux camps. En ces lieux, ces hommes ont fait preuve tout à la fois de courage, de désespoir, de sacrifice et d'abnégation.

Sur ces positions, l'armée française est impitoyablement usée et saignée à blanc. Nombreuses sont les unités qui doivent être entièrement reconstituées à plusieurs reprises ou qui disparaissent.

Le 6 mars 1916, les Allemands pilonnent et attaquent le Mort-homme sur la rive gauche.

Mais le feu français les arrête. Cette « bataille dans la bataille » va durer jusqu'au 15 mars.

Au cours de ces 10 jours, le secteur est transformé en désert. Les combattants des deux bords y connaissent toutes les souffrances.

Simultanément, **le 7 mars**, les Allemands lancent une offensive sur la rive droite, à partir de Douaumont. Cette partie du front fut le secteur le plus durement touché de la bataille.

Le fort de Souville (aujourd'hui totalement en ruine), l'ouvrage de Thiaumont (totalement rayé du paysage), l'ouvrage de Froideterre (qui a bien résisté, malgré le fait que les différents organes du fort ne soient pas reliés par des souterrains) permirent à l'armée française de s'accrocher sur la dernière position haute dominant la ville de Verdun. **Le village de Fleury devant Douaumont fut le théâtre de combats particulièrement intenses, il fut pris et repris 13 fois.** Mais les allemands n'iront pas plus loin. Ce village fait aujourd'hui partie des 8 villages fantômes de France (qui ont un maire, mais n'ont plus d'habitants) et a représenté l'avance extrême de l'armée allemande devant Verdun.

Le saillant de Verdun se transforme en une innommable boucherie où la sauvagerie l'emporte sur toute sorte de compassion.

Le fer, le feu et la boue forment la triade infernale composant la vie du « poilu », mais aussi celle du « feldgrau » allemand.

Pétain réclame des renforts à Joffre. Mais ce dernier privilège sa future offensive sur la Somme. Cela fait dire à Pétain « Le GQG me donne plus de mal que les Boches ».

La 11^e division bavaroise investit, **le 20 mars**, la cote 304 qui couvrait de son feu le Mort-Homme. Malgré ces succès, l'offensive générale allemande sur les deux rives de la Meuse est arrêtée par les Français. « Les assauts furieux des armées du Kronprinz ont partout été brisés. Courage... on les aura! » dira Pétain.

Au début de la bataille les effectifs français étaient de 150 000 hommes. En avril, ils s'élèvent à 525 000 hommes. Cette concentration humaine sur une si faible surface pourrait expliquer dans une certaine mesure le bain de sang que constitue Verdun. Cependant, les Allemands étant arrêtés, Joffre veut quelqu'un de plus offensif. Il nomme Pétain chef du Groupe d'Armées Centre et Nivelé à Verdun.

Ce dernier charge le général Mangin de reprendre le fort de Douaumont.

La bataille s'engage par six jours de pilonnage du fort par les Français. L'infanterie prend pied sur le fort le 22 mai, mais en est chassée le 24.

Durant ce temps, **10 000 Français tombent pour garder la cote 304 où les Allemands sont accrochés sur les pentes.**

L'artillerie, pièce maîtresse de ce champ de bataille, est toujours en faveur du côté allemand avec 2 200 pièces à ce moment là pour 1 800 pièces côté français. On dirait que Verdun agit comme catalyseur. Les belligérants ne semblent plus pouvoir renoncer et sont condamnés à investir de plus en plus de forces sur ce champ de bataille qui a déjà tant coûté.

Falkenhayn reprend l'offensive sur la rive droite de la Meuse. Sur un front de 6 km, les Allemands sont à quatre contre un. Ils mettent les moyens pour emporter la décision qui tarde depuis si longtemps. A 3 km au sud-est de Douaumont se trouve le fort de Vaux. Il est défendu par une garnison de 600 hommes. L'eau, les vivres et l'artillerie sont en quantité insuffisantes. Après une intense préparation d'artillerie, le 1^{er} juin, l'infanterie allemande se lance à l'attaque du fort. Le 2 juin, ils pénètrent dans l'enceinte. Toutefois, il faut encore « nettoyer » la place. Les combats se livrent couloir par couloir. Il faut gazer la garnison pour la réduire. Une expédition de secours est anéantie le 6 juin. **Finalement, le commandant Raynal, chef de la place, capitule. Les honneurs sont rendus par l'ennemi aux défenseurs de la place.**

Les Allemands sont tout près de Verdun dont ils peuvent voir le clocher. Falkenhayn croit la victoire à sa portée. **Le 18 juin 1916** il fait bombarder le secteur avec des obus au phosphore. Mais, les 70 000 Allemands doivent attendre, l'arme à la bretelle, que le gaz se dissipe pour attaquer. Ce temps précieux est mis à profit par les forces françaises pour renforcer la position. Lorsque l'assaut a lieu le 23 juin, les Allemands sont contenus.

Le sort de la bataille bascule.

En effet, les alliés ont attaqué sur la Somme. Les Russes avancent sur le front oriental.

Les Italiens font reculer les Autrichiens. Des troupes et de l'artillerie ont été prélevées sur le front de Verdun. Ces conditions compliquent la situation du commandement allemand pour continuer les opérations à Verdun.

Le 11 juillet, Falkenhayn lance l'offensive de la dernière chance. Elle est bloquée par le fort de Souville, à 3 km de la ville de Verdun. A ce moment, les Allemands perdent l'initiative.

Du 21 au 24 octobre les Français pilonnent les lignes ennemies. Écrasés et gazés par des obus de 400, les Allemands évacuent Douaumont le 23 octobre. Les batteries ennemies repérées sont détruites par l'artillerie française.

Puis, **le 24 octobre**, trois divisions françaises passent à l'attaque sur un front de 7 km.

Douaumont est repris et 6 000 Allemands capturés.

Le 2 novembre, le fort de Vaux est évacué par les Allemands. À la mi-décembre, les troupes allemandes sont refoulées sur leurs positions de départ. **Après 10 mois la bataille est terminée.**